

Koger, Friedrich, *Die Anfänge der Ethnologie in Wien.
Ein Beitrag zur Wissenschaftsgeschichte*

Jean-Louis Georget



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ifha/6731>

DOI : 10.4000/ifha.6731

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Jean-Louis Georget, « Koger, Friedrich, *Die Anfänge der Ethnologie in Wien. Ein Beitrag zur Wissenschaftsgeschichte* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 16 septembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6731> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.6731>

Ce document a été généré automatiquement le 16 septembre 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Koger, Friedrich, *Die Anfänge der Ethnologie in Wien. Ein Beitrag zur Wissenschaftsgeschichte*

Jean-Louis Georget

- 1 Les travaux de F.K. participent à la mise en perspective d'un domaine de recherche qui, malgré les développements récents, reste encore très lacunaire. L'histoire de l'anthropologie germanophone est désormais un champ disciplinaire à part entière, ce dont on ne peut que se réjouir. La création d'une chaire pour F.K. à Vienne a grandement contribué à l'évolution positive de la situation.
- 2 Ce dernier retrace les débuts de l'ethnologie en les inscrivant dans un large contexte, prenant en compte des éléments sociétaux, économiques ou encore religieux. Il est vrai que la complexité de l'État pluriethnique qu'était l'Autriche-Hongrie, puis l'Autriche d'après 1918 lui ouvre une vaste friche. F.K. marche dans les traces de son maître Karl Wernhart, qui fut un pionnier dans ce domaine, bien que spécialiste d'anthropologie sociale et culturelle, et qui signe l'avant-propos de l'ouvrage. L'étude brasse large, puisqu'elle débute avec les travaux ethnographiques de la fin du XIXe, en abordant les concepts de *Völkerkunde* et d'ethnologie de manière diachronique. Il abonde d'exemples concrets, à l'instar de l'expédition du Novara, qui fut menée comme une collecte à grande échelle au nom du jeune François-Joseph Ier et dont les résultats furent consignés dans les 21 tomes d'une encyclopédie. Toute cette activité associant souvent indistinctement dans un joyeux mélange experts et amateurs conduisit, sur le modèle précurseur de la Société d'anthropologie de Paul Broca à Paris, à la création de celle de Vienne en 1870, un an après celle de Berlin et de la fondation de l'Empire bismarckien. En passant par les médiations de Paul Virchow, père fondateur de l'anthropologie berlinoise et de Carl von Rotikansky, son homologue viennois, F.K. souligne combien l'anthropologie germanique a été marquée par la médecine et les sciences dures avant de s'inscrire progressivement de manière autonome dans le paysage des sciences humaines et sociales. Sans doute Friedrich Müller, en y introduisant une composante linguistique forte dans la lignée de la pensée

herdérienne, n'y fut-il pas tout à fait étranger comme le démontre, avec une conviction qu'il sait faire partager à ses lecteurs, l'auteur du livre. Mais il ne fut pas le seul, puisque d'autres personnalités comme Felix von Luschan, Rudolf Pöch ou Robert Freiherr von Heine-Geldern y contribuèrent également, donnant à l'ethnologie autrichienne une double autonomie : disciplinaire d'un côté par rapport aux sciences qui l'avaient nourrie et nationale d'un autre, puisqu'elle trouva sa place originale dans la nébuleuse de l'ethnologie germanophone aux multiples ramifications.

- 3 C'est ce qui explique, en étant simplement suggéré, l'importance que F.K. accorde Michael Haberlandt et son fils Arthur, qui peut sembler étrange de prime abord. La question posée est de savoir pourquoi ils quittèrent le giron de l'ethnologie pour aller vers celui de la Volkskunde, en pleine expansion depuis qu'elle avait été officiellement intronisée par l'université dans les années 1920. Or l'explication de F.K. s'avère un peu courte et par trop mono-causale, dans la mesure où elle ne fait appel qu'à un facteur : celui de la religion, puisqu'il relie l'évolution disciplinaire de M. et A. Haberlandt à leur appartenance à la confession protestante, alors que la faculté d'ethnologie était dominée par les catholiques, repliés sur leur religion pour souligner leur caractère autrichien. C'est oublier la charge symbolique que commença à porter la Volkskunde lorsqu'elle devint un enjeu pour les scientifiques de toutes obédiences. Certes, F.K. ajoute quelques raisons plus conjoncturelles au virage des deux scientifiques comme le travail peu apprécié de Michael Haberlandt au Musée impérial d'histoire naturelle ou encore l'intérêt relativement précoce de son fils pour la Volkskunde. Pourtant, l'universitaire autrichien omet un fait essentiel : la situation politique de l'Autriche marginalisée dans le concert des nations au lendemain de la Première Guerre mondiale, qui n'est pas réellement prise en compte, mais s'avère pourtant essentielle si l'on veut comprendre le ralliement de beaucoup d'intellectuels à une discipline montante où ils voyaient l'opportunité de faire une carrière rapide. En effet, la Volkskunde devint dès lors un trait d'union identitaire pour l'espace germanophone dans son ensemble, entre l'ancien Empire austro-hongrois réduit à son noyau dur et humilié et l'Allemagne en passe de redevenir la première puissance continentale au plan économique et militaire au prix de la pire des configurations politiques. C'est dans ce cadre très particulier, décrit avec minutie par Wolfgang Jacobeit, Olaf Bockhorn et Hannjost Lixfeld dans leur ouvrage majeur *Völkische Wissenschaft* en 1994 que l'on doit bien plutôt situer la conversion des éminents scientifiques qu'étaient les Haberlandt pour la Volkskunde chère à Hermann Bausinger.
- 4 Peut-être pourrait-on également faire reproche à cet ouvrage d'accorder une place peut-être trop centrale au Père Wilhelm Schmidt. Si ses mérites sont incontestables pour la dynamique qu'il sut conférer à l'ethnologie viennoise, il est sans doute exagéré de mesurer toutes les carrières à son aune, quitte parfois à forcer un peu la chronologie pour souligner la prééminence de l'ethnologue catholique : F.K. brouille le déroulement des carrières universitaires, M. Haberlandt ayant soutenu son habilitation en 1892 alors que W. Schmidt ne le fit que trois décennies plus tard en 1921. De fait, l'ancienneté dans la hiérarchie universitaire n'est pas celle qui est suggérée au fil du développement de l'argumentation et peut renverser la perspective en termes de prépondérance d'une pensée sur l'autre. De plus, l'auteur n'apporte pas de preuve tangible d'une domination forte du courant catholique à la faculté des lettres de Vienne, ce qui contredit partiellement le rôle fondamental qu'aurait joué sa figure de proue dans l'établissement du courant viennois.

- 5 De toute évidence, la discipline subit une relecture rétroactive salutaire et novatrice, prenant pour point de départ non pas l'époque national-socialiste, mais la création d'une chaire pour l'École dite de W. Schmidt. Ce n'est pas un mal en soi, mais, pour étayer le propos, la littérature secondaire prend le pas sur la démarche archivistique. On peut penser qu'une préférence pour la seconde option aurait sans doute permis d'affiner cette recherche sur la différenciation et l'épistémologie des disciplines anthropologiques à l'université de Vienne au tournant du siècle à travers les grands portraits choisis. De plus, la focalisation sur les deux personnages importants minimise-t-elle des figures sans doute moins médiatisées, mais tout aussi efficaces et décisives pour éclairer en profondeur les nuances des courants représentés au sein de la Société d'anthropologie, mais aussi de la faculté d'ethnologie : F. Müller, P. Paulitschke, R. Pösch ou R. von Heine-Geldern auraient permis de mieux remettre les événements en perspective s'ils avaient été mesurés dans leurs apports à la dynastie Haberlandt. Une telle description aurait retracé l'esquisse des divers modèles scientifiques, les lignes de fracture mais également les querelles qui s'ensuivirent et la façon dont elles avaient permis à l'ethnologie autrichienne d'entretenir sa singularité dans la nébuleuse occidentale. Il reste néanmoins pour les spécialistes autrichiens à interroger les liens à la fois étroits et distendus que l'anthropologie a pu nouer avec sa consœur allemande, proche et pourtant distincte. Ils sont essentiels pour comprendre comment des disciplines aussi marginales dans le giron académique que cette dernière ou l'ethnologie purent conquérir, par des sillons parfois tortueux, leurs lettres de noblesse et une reconnaissance réelle.
- 6 Lier le travail de doctorat de K.P., soutenu en 1991, aux travaux de F.K. est logique, puisqu'il les complète thématiquement. Ses recherches restent marquées par le débat sur la confrontation des années 70, initiée par Hermann Bausinger et qui s'est prolongé bien au-delà jusque dans le milieu des années 80. La question tournait autour du national-socialisme, qui constitua une grille de relecture presque trop féconde de la discipline et de l'orientation prise par l'ethnologie qui semblait inexorablement y mener. En s'appuyant sur des sources imprimées et une abondante littérature disponible, l'étude de K.P. développe un large panorama de biographies, productions scientifiques et essais de membres éminents de la Société d'anthropologie de Vienne, et ce à partir de la première génération des fondateurs, où l'on voit les personnalités comme le Père Schmidt ou les Haberlandt précédemment évoquées déployer leur talent scientifique, mais également d'autres moins connus comme le géologue et paléontologue Eduard Suess ou encore Theodor Meynert. Le livre offre un riche matériau en matière de biographies et d'activités et pose nombre de jalons quant à l'histoire de la recherche anthropologique au sens large du terme entre 1870 et 1959. Dans un chapitre très utile, K.P. esquisse une archéologie au sens foucauldien du terme de l'anthropologie médicale, de l'ethnologie, de la préhistoire et de la Volkskunde à Vienne depuis leur matrice commune en passant par leur différenciation progressive et leur appropriation par des idéologies. Il n'omet pas les avatars ultimes de leur progression que sont leur conversion au fonctionnalisme et enfin leur reconstruction d'après-guerre. Il instruit de façon acribique la manière dont la plupart des représentants viennois s'emparèrent des concepts raciaux et les remodelèrent, ces derniers finissant par influencer en profondeur tous les domaines scientifiques, tout comme la politique qui les portait dans la première moitié du vingtième siècle. L'époque national-socialiste constitue dans ce tableau un paroxysme en matière de réductionnisme politique des disciplines anthropologiques. K.P. sait d'ailleurs le

remettre en perspective dans la mesure où il en étudie le refoulement largement interdisciplinaire pour le dénoncer avec vigueur.

- 7 Le penchant quasi téléologique qui mène tendanciellement vers le national-socialisme est l'objet d'une observation différenciée sur les rapports entre mutation scientifique et tournant politique. À l'appui de sa démonstration, K.P. reconnaît les penchants libéraux de nombre des membres de la Société d'anthropologie de Vienne sans toutefois arriver à persuader définitivement son lecteur de l'influence que peuvent réellement avoir eu ces orientations idéologiques sur la recherche qu'il étudie. Dans chaque chapitre, et cela est particulièrement intéressant et innovant, il reprend, à la manière dont il l'avait fait pour la période de leur émergence, les méandres empruntés par chacune des disciplines. Ces dernières restent in fine la seule instance référentielle pour mesurer les parcours personnels, la Société anthropologique en elle-même restant plus un arrière-plan qu'un réel motif d'investigation du livre. C'est une option éminemment pertinente, qui donne sa saveur à l'ouvrage. D'ailleurs, pour ce qui concerne les membres de la Société, le chercheur souligne plus le consensus général qui prévaut dans les points de vue que les lignes de partage à l'intérieur des différents champs disciplinaires traités. Sans doute un accent mis les nuances existantes aurait pu contribuer à alimenter la réflexion sur la manière dont chacun des savants cités avait pu apporter sa pierre de touche à l'édifice anthropologique en construction et, par extension, mettre encore plus en exergue l'originalité du cas viennois en regard des autres aires régionales.
- 8 Cette publication s'adresse explicitement en premier lieu à des ethnologues qui s'intéressent à une historiographie critique de leur discipline, puisque K.P. va puiser ses propres outils dans l'épistémologie de son champ de recherche. Mais il poursuit également le but, en contextualisant son étude, de contribuer à l'histoire de sa discipline sans perdre de vue ce qu'elle pourrait apporter plus généralement à celle des sciences dans leur ensemble. Le mérite de ces deux livres est de rassembler des connaissances dans les domaines encore incomplets de l'évolution de l'anthropologie autrichienne et de les documenter à partir de sources éparses jusqu'à l'époque la plus contemporaine. Leur apport réside dans le fait de réussir le tour de force de montrer la polysémie des disciplines traitées en insistant sur leurs facettes idéologiques problématiques, mais aussi leur unité à travers la figure incantatoire du Père W. Schmidt évoquée avec plus ou moins d'à propos dans chacun des travaux présentés.
- 9 Jean-Louis Georget (IFHA)

AUTEUR

JEAN-LOUIS GEORGET